

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 131 (1986)
Heft: 7-8

Artikel: Présence des Suisses à la Légion étrangère : combats dans le secteur de Soissons
Autor: Quartier, Vincent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344715>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Présence des Suisses à la Légion étrangère

Combats dans le secteur de Soissons

par l'adjudant sous-officier Vincent Quartier

(mai à septembre 1918)

C'est grâce à la gentillesse de M. Raymond Courvoisier¹, neveu du capitaine André Courvoisier, que je peux vous présenter cette suite de combats menés en 1918 par une compagnie du régiment de marche de la Légion étrangère dans le secteur de Soissons. En effet, M. Raymond Courvoisier a retrouvé un manuscrit, jamais publié, dans lequel ce capitaine suisse de la Légion avait rassemblé ses souvenirs. C'est l'essentiel de ce manuscrit, placé dans son contexte historique, que je vous livre.

Situation du front au printemps 1918, et engagement de la Légion

Le 21 mars 1918, les Allemands déclenchent une nouvelle offensive dans le secteur de Saint-Quentin. Préparée de longue date et avec d'importants moyens, celle-ci surprend les Alliés; le front est enfoncé entre Arras et Soissons et menace Amiens dans sa profondeur. Deux autres offensives seront déclenchées: la première en avril, dans le secteur de Béthune, la seconde, entre Compiègne et Reims. Ces poussées allemandes seront stoppées, mais le front s'est sérieusement rapproché de Paris. Il devient donc urgent de contre-attaquer.

La division marocaine, dont la Légion dépend, qui stationnait près de Vaucouleurs, dans la Meuse, se porte au-devant des Allemands qui font pression sur Amiens. Le 25 avril, le régiment de marche de la Légion

étrangère (RMLE) attaque le bois du Hangard malgré un feu nourri des mitrailleuses ennemies; fonçant sous la mitraille, les légionnaires bousculent les défenses allemandes, mais 18 officiers et 833 hommes et sous-officiers seront mis hors de combat lors de cet assaut magnifique de panache. Parmi les blessés, le capitaine de Tscharner, d'Aubonne.

Le 6 mai, les légionnaires peuvent enfin se faire relever et gagnent la région de Versigny, près de Nanteuil-le-Haudouin. C'est là qu'un nouvel officier suisse viendra rejoindre le RMLE: il se nomme André Courvoisier.

Né à Neuchâtel en 1879, André Courvoisier est de père suisse, mais sa

¹ M. Raymond Courvoisier, ancien délégué du CICR, est membre du Centre d'Histoire et de Perspectives militaires. Auteur de plusieurs ouvrages, notamment *Des hommes sur une route* (L'Aire 1983), documents de ce front moins connu sur lequel s'engagent les hommes de la Croix-Rouge.

mère, très attachée à son pays, vient de la France voisine. André effectue ses études à Neuchâtel, puis dirige, avec ses frères, la Banque Courvoisier. Militaire dans l'âme, il devient capitaine en 1914 et commande la compagnie IV/18. Il sera ensuite affecté à l'EM de la 1^{re} division (divisionnaire Bornand), où il fait service jusqu'en 1917, avec le grade de major. A cette époque, André Courvoisier était en relation avec le capitaine de Tscharnier et la Légion l'attire. Lors d'un congé militaire, il se rend à Paris, en juillet 1917, et sollicite auprès du chef de l'état-major général une dispense de service d'un an qu'il obtient. Il entreprend ensuite des démarches pour s'engager au RMLE. Le temps passe et c'est finalement le 28 janvier 1918 qu'il est nommé capitaine au titre étranger, pour la durée de la guerre, et affecté au régiment de marche. Il reçoit l'ordre de rejoindre le dépôt du régiment à Lyon le 10 février, et il en informe le colonel Rollet qui lui répond :

«Présenté et recommandé par le magnifique soldat qu'est le capitaine de Tscharnier, vous ne pouvez être qu'un excellent officier que je suis heureux de voir venir à la Légion. Tâchez de faire comme le capitaine Lustich qui vient d'arriver après un stage dans un cours de commandants de compagnie. La pratique viendra après, au front!

Soyez le bienvenu au régiment! »

Cette fois, il est engagé! Courvoisier avoue cependant avoir hésité longue-

ment avant de se décider à s'engager à la Légion. Le fait d'avoir une mère française a certainement été pour beaucoup dans cette décision. Albert de Tscharnier est également un peu à la base de cet engagement.

Le 1^{er} août 1917, Courvoisier rencontre, à Paris, les légionnaires suisses venus célébrer la Fête nationale sous la conduite du capitaine de Tscharnier, avec l'autorisation du général Pétain. Avant la soirée officielle, Courvoisier participe à un «pot» où il rencontre notamment le sous-lieutenant Doxat (de Champvent, VD). Les officiers suisses de la Légion lui parlent longuement des combats, de la guerre. Le lendemain, Courvoisier invite de Tscharnier à dîner et celui-ci lui dit, au cours du repas :

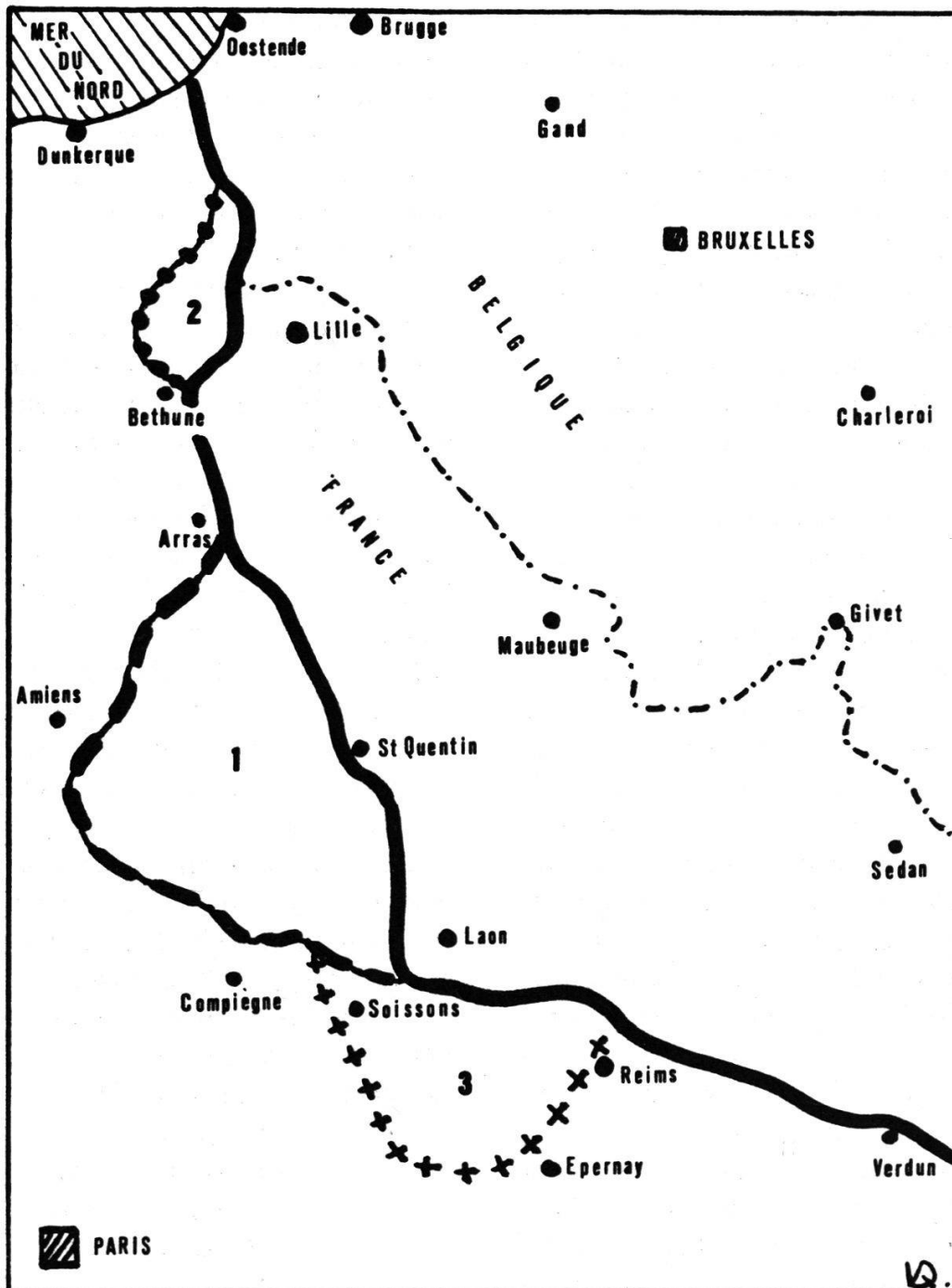
– Ecoutez, Courvoisier, répondez-moi franchement: si vous en aviez la possibilité, nous rejoindriez-vous sans arrière-pensée, sans regrets pour tout ce que vous laissez derrière vous, votre mère, votre famille, votre confort?

En le regardant au fond des yeux, Courvoisier répondit :

– Je partirais avec vous ce soir!

– C'est bien, vous avez la mentalité qu'il faut! Vous serez bientôt des nôtres!

De Tscharnier ne se trompait pas: le 10 février 1918, André Courvoisier quitte Paris pour Lyon, où il se présente le lendemain au lieutenant-colonel Metz, commandant du dépôt de la Légion. Dirigé ensuite sur le camp de la Valbonne, le capitaine Courvoisier y retrouve quelques com-



Le front, après les trois offensives allemandes

- 1 Offensive de mars 1918
- 2 Offensive d'avril 1918
- 3 Offensive de mai 1918

patriotes qui s'entraînent déjà. Pourquoi se sont-ils engagés? Le capitaine Courvoisier demanda un jour au légionnaire Eugster, un Appenzellois, la raison de son engagement. Celui-ci, qui ne parlait pas un mot de français, lui répondit en allemand: «Parce que, chez nous, on s'est toujours battu pour la France!»

Courvoisier quitte ensuite le camp de la Valbonne pour un stage de six semaines à Saint-Cyr, où on lui enseigne le combat de tranchée à fond. Il n'aura pas l'occasion de mettre ces théories en pratique, car lorsqu'il rejoindra le front, c'est une guerre de mouvement qui commence.

Après ce stage, il repasse à la Valbonne, où il apprend le décès de sa mère. Le 11 mai 1918, à la tête d'un détachement formé de 60 Russes et de 40 autres engagés, dont une vingtaine de Suisses, le capitaine Courvoisier s'embarque dans un train, à la gare de Vaize. Ce détachement arrive le 15 mai à Versigny, près de Nanteuil-le-Haudouin, où stationne l'état-major du RMLE. Courvoisier reçoit le commandement de la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon, stationné à Rossières. Le régiment est en période de repos, car les durs combats de Hangard-en-Santerre ont affaibli les hommes et les effectifs. De Tscherner, grièvement blessé, vient d'être évacué sur l'hôpital américain de Neuilly. On présente au nouveau commandant de compagnie son sergent-major, Arnaud, et son fourrier, un Suisse nommé Périllard. Ce sont deux des survivants de la 1^{re}

compagnie après les combats de Hangard. Quant aux chefs de sections, le capitaine Courvoisier les jauge ainsi:

– Lieutenant Personne. Ancien sous-officier qui vient d'arriver du Maroc; il ne connaît pas encore la guerre en Europe.

– Sous-lieutenant Bache. Algérien, ancien sous-officier blessé, qui rejoint le bataillon après un an d'absence.

– Sous-lieutenant Clavel. Promu de nouvelle date, n'ayant jamais commandé une section au front.

– Adjudant Hoffmann. Ancien légionnaire (18 ans de service). Un Suisse... de Saxe. Lui connaît son service.

Le 21 mai, l'effectif de la 1^{re} compagnie se monte à 95. Courvoisier se croche immédiatement à l'instruction de ses hommes. Le matériel et l'habillement semblent avoir de la peine à suivre, mais le ravitaillement se fait bien. Les repas sont confectionnés sur cuisine roulante et le chef fait honneur aux traditions de la Légion; pour l'exemple, voici l'ordinaire du 25 mai 1918, à la 1^{re} compagnie:

Déjeuner: Café complet

Dîner: Soupe aux choux
Ragoût de bœuf aux
pommes de terre
Riz sauce tomate
Vin, café

A 16 heure: Café

Souper: Bouillon de légumes
Rôti de bœuf
Pommes de terre sautées
Vin

Le 27 mai, un lundi, la 1^{re} compagnie effectue une marche d'entraînement. Au retour, vers 1100, la division marocaine est en état d'alerte.

Courvoisier fait toucher les fm, les tromblons et 200 cartouches par homme.

A 1800, le départ est repoussé de vingt-quatre heures. Les Allemands ont attaqué entre Coucy-le-Château et le moulin de Lafaux. La division marocaine doit alors se porter dans la région de Villers-Cotterêts.

*
* *

Nous allons donc suivre maintenant, au jour le jour, l'existence de cette compagnie au travers du journal personnel du capitaine André Courvoisier. Ce seront les derniers mois de la Grande Guerre. En face, chez les Allemands, un jeune caporal vivra également ces ultimes combats du carnage universel que l'on croit être le dernier: il se nomme Hitler, Adolf Hitler!

*
* *

Mardi 28 mai. Départ vers 2200, en camions.

Mercredi 29 mai. A 0700, le convoi s'arrête dans un vallon, près de Saconin-Breuil. C'est là que le capitaine Courvoisier croise un ami d'enfance, le caporal-fourrier Henri Jacot, de Colombier, qui conduit un fourgon au 2^e bataillon. Le 1^{er} batail-

lon se forme alors en colonne, dans le bois au sud de Saconin.

Situation le 29 mai 1918

Les Allemands prennent Soissons dans la nuit. La 170^e division d'infanterie reprend la ville avec l'aide de la 174^e DI. Les pertes sont lourdes; la division marocaine reçoit l'ordre d'occuper la crête au *sud de l'Aisne*, la 1^{re} brigade occupe la route *Soisson-Paris* au *ravin de Vaux*. Trois compagnies du 2^e bataillon sont installées sur les *cotes 122, 153, 121* ainsi que sur la *Montagne de Paris*, et le 1^{er} bataillon prend ses cantonnements dans *Saconin*.

La journée se passe sans incidents, sauf un bruit de canonnade continu ainsi que quelques alertes aériennes.

Jeudi 30 mai. Courvoisier et le sous-lieutenant partent en reconnaissance; ils sont pris sous un violent tir d'artillerie. A midi, départ de la compagnie qui suit des boyaux et des tranchées, pour atteindre un secteur non préparé que les légionnaires organisent rapidement. Au soir, le PC de compagnie est sous le feu constant des mitrailleuses allemandes. L'ordonnance de Courvoisier est touchée à l'omoplate.

Vendredi 31 mai. A 0700, les tirs reprennent ainsi que le mitraillage par l'aviation allemande, puis la compagnie est marmitée. Bilan: deux blessés, un Français, Rienzec et un *Suisse*, tireur fm *Keller*.

Keller est un Zurichois âgé de 19 ans. Blessé le 31 mai par des éclats d'obus, il revient à la compagnie le 17 juillet, veille de la contre-attaque de Mangin; le 19 juillet, il est détaché avec sa section à la 2^e compagnie et sera capturé par les Allemands. Il est rapatrié d'Allemagne en décembre 1918.

Engagé en février 1918, il fait donc trois mois et demi de stage au camp de la Valbonne, 18 jours à la compagnie (dont deux au front) un mois et demi d'hôpital puis à nouveau deux jours au front et trois mois et demi dans un camp de prisonniers.

*
* *

Samedi 1^{er} juin. A 1 heure du matin, Courvoisier reçoit l'ordre de rejoindre *Saconin*; mais le village a été bombardé et la compagnie pousse jusqu'à *Dommiers* puis à *Saint-Pierre-Aigle*, où elle bivouaque.

Dimanche 2 juin. Vers 0600, départ pour *Chelles* que la compagnie atteint vers 1100. Les hommes se reposent. A 1800, bruit de canonnade.

Lundi 3 juin. Rien à signaler pour la matinée. A midi, la division marocaine se déplace dans le ravin de *Cœuvre*. Le 1^{er} bataillon est réserve de division à la ferme de Percy où Courvoisier et ses hommes arrivent vers 1520. A 2145, nouveau départ, juste au moment où la soupe arrive.

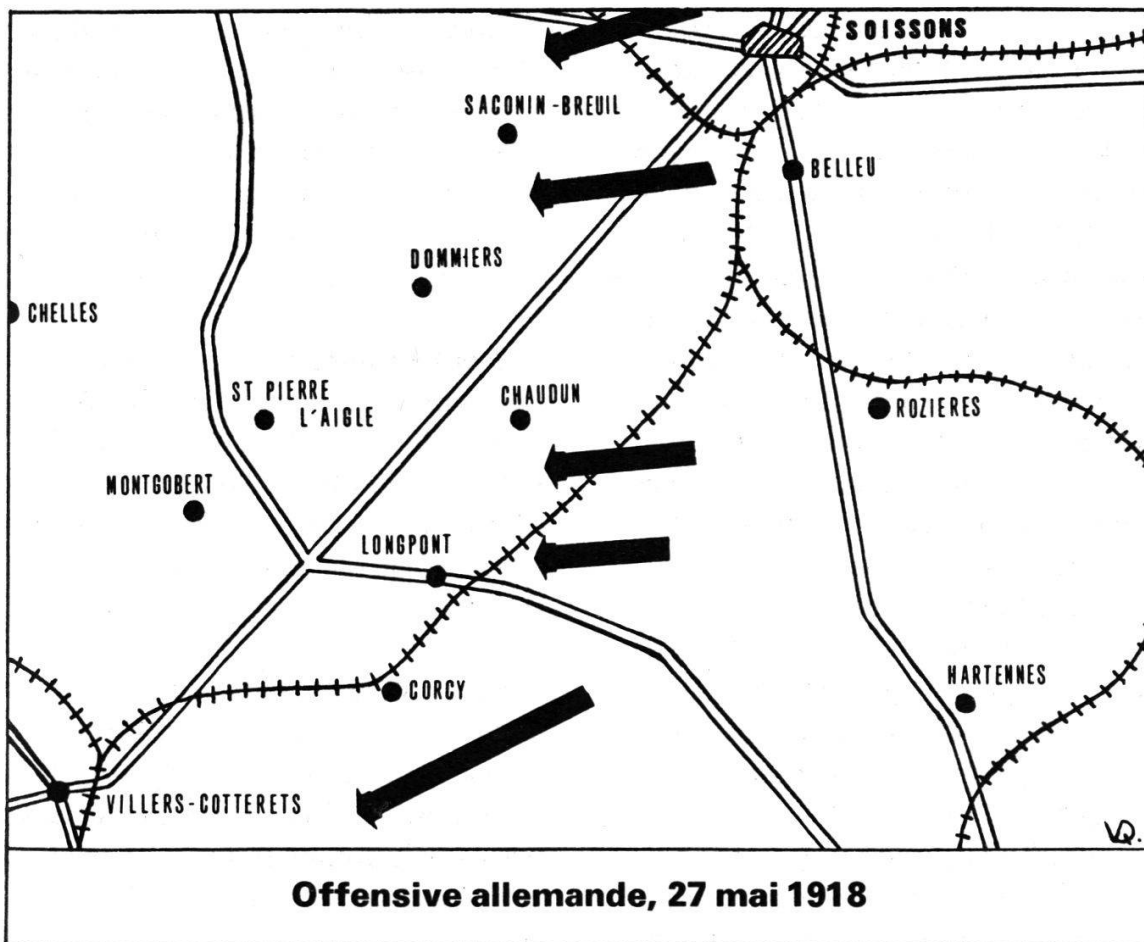
Mardi 4 juin. 0240, le régiment arrive à la *ferme de l'Epine* et tout le monde s'endort. Alerte vers 1700. Le régiment se prépare pour une contre-attaque dans le *ravin de la Bargaine*. En cours de route, contre-ordre, la division marocaine doit relever la 151^e division d'infanterie; la compagnie de Courvoisier est renvoyée à *Courtançon* sur la route de *Laversine* à *Ambleny*.

Mercredi 5 juin. La 1^{re} compagnie relève une compagnie de cuirassiers à pied vers 0230 et s'installe tant bien que mal.

Jeudi 6 juin. Suite des travaux de défense. Journée calme; les Français abattent un ballon d'observation allemand et un avion français tombe en flammes.

Vendredi 7 juin. 0630, le commandant de bataillon inspecte la 1^{re} compagnie et fait déplacer le PC de Courvoisier au sommet du ravin, près d'un bouquet d'arbres en silhouettes sur l'horizon: point d'accrochage bien visible pour l'artillerie ennemie. A peine installé, le PC est bombardé. Bilan: 2 blessés, un cas grave et des égratignures pour l'autre.

Samedi 8 juin. Au cours de la nuit, bombardement du secteur à l'obus lacrymogène. Visite du commandant de bataillon qui dîne sur place. Vers 1400, marmitage sérieux, mais sans dégâts.



Dimanche 9 juin. Matin calme, mais l'après-midi reprise du marmitage qui dure huit heures. Bilan: 2 tués, 2 blessés. Le caporal Monnier et le légionnaire Ramsey ont reçu un obus en plein dans leur tranchée: une véritable bouillie. Le bout de la tranchée est comblé et l'on y plante une croix. Le village est détruit.

Lundi 10 juin. 0415, le sergent-major réveille Courvoisier pour lui remettre deux paires de chaussettes, une bouteille d'encre et du chocolat. Il pleut, puis violent orage de grêle. Quelques obus allemands. La bataille fait rage

en direction de la *fôret de Retz*. Après-midi tranquille. Le soir, au cours d'une inspection, le capitaine et ses chefs de sections sont renversés par l'explosion d'une marmite.

Mardi 11 juin. L'artillerie française reprend ses tirs et les Allemands répliquent au moyen d'obus lacrymogènes. Au début de la soirée, l'observateur signale des Allemands sur la crête en face.

Mercredi 12 juin. Nouvelle canonade lacrymogène à raison de 7 ou 8 obus à la minute. Le tir s'intensifie et

tous les calibres s'en mêlent. Tout le monde se terre dans les trous heureusement profonds. Courvoisier compte 120 à 130 coups à la minute. Il reçoit un éclat d'obus au menton: petite coupure. Un mitrailleur est blessé à une main. Puis un nouveau choc frappe le capitaine à la fesse gauche, son portefeuille amortit le coup. Il va inspecter sa compagnie. Tout est remué dans les bois, il découvre Ciorne, un Roumain, les deux pieds coupés, le bras gauche arraché!

– Mon pauvre gosse, comme ils t'ont arrangé!

– Ce n'est rien, mon capitaine, plus de pieds, plus de bras gauche, mais il me reste le bras droit pour vous serrer la main et vous souhaiter plus de chance qu'à moi.

– Que puis-je faire pour toi?

– Embrassez-moi, mon capitaine!

Un peu plus loin, Bouille, un Suisse et Perez, un Espagnol sont en marmelade dans leur tranchée. Un autre Suisse, Weber, brancardier, est mort, enseveli dans son trou et Coupard, un Français, est sérieusement touché à la tête et à l'épaule.

Un régiment français décampe et Courvoisier se trouve maintenant en première ligne; il couvre un front de 1800 m avec 75 fusils et 3 mitrailleuses. A la nuit, les Allemands descendent depuis la crête et pénètrent dans *Courtaçon*. Les 3 mitrailleuses sont engagées et l'ennemi bat en retraite en laissant une trentaine de cadavres et de blessés sur le terrain. A 2300, la soupe arrive; cela faisait une trentaine d'heu-

res que les légionnaires n'avaient rien mangé. L'artillerie française tape sur le village et sur la crête, obligeant les Allemands à reculer sur leurs anciennes positions. Durant ces combats, le RMLE a tenu tête à une division allemande complète.

Jeudi 13 juin. Vers 0500, Courvoisier s'endort jusqu'à 0730. Il fait ensuite le bilan du combat: sa compagnie compte 5 tués, 7 blessés (dont Ciorne qui meurt 10 jours plus tard) et 6 disparus (?), soit 18 hommes sur 105.

Vendredi 14 juin. 18 jours que Courvoisier et ses hommes sont en ligne. Le poste d'observation signale des tirs de 77; 3 blessés. Cela porte les pertes de la compagnie à 21. A 0800, le commandant de bataillon visite la compagnie Courvoisier. Il félicite le capitaine pour la tenue et la résistance des hommes. 1600, les officiers et les sous-officiers du 8^e zouaves viennent reconnaître le secteur pour relever la 1^{re} compagnie. A 1900, nouveau bombardement. La relève se fait à 2330.

Samedi 15 juin. Déplacement sur *Montigny-Lengrain* et repos jusqu'à 1700, puis départ pour *Hautefontaine-le-Matz*.

Dimanche 16 juin. Repos. Vingt-quatre heures après la fin du combat, la compagnie s'ennuie déjà: instruction, école de soldat, c'est le train-train qui reprend.

En lisant les dernières nouvelles, Courvoisier se fâche: un quotidien de Paris, *L'Echo*, prétend que le seul village pris par les Allemands dans le secteur est celui de Courtançon. Or il est bien placé pour savoir qu'il est resté en mains françaises.

*
* *

19 juin. Le bataillon se déplace sur des cantonnements de repos et la compagnie Courvoisier arrive vers 2100 à *Pont-Chevallier*, dans l'Aisne. Les hommes logent dans le hameau et les officiers dans le château. Cependant, il sera dur pour ceux-ci de se reposer, car une batterie de Fillieux (155) est installée dans le parc et tout tremble à chaque départ de coup.

22 juin. Courvoisier remarque avec humour «que les grosses pièces tirent consciencieusement leurs coups chaque soir»! Réflexion désabusée du guerrier au repos!

Les jours suivants se ressemblent avec monotonie, les entraînements se succèdent. Des nouvelles de Paris apprennent aux légionnaires que les habitants de la capitale quittent celle-ci en grand nombre alors que le front semble pourtant se stabiliser. Nouveau déplacement du RMLE pour la *forêt de Compiègne*.

Au camp de Chanlieu

24 juin. La 1^{re} compagnie est désignée comme compagnie d'application

pour des essais de manœuvre avec les nouveaux chars Renault. Ces essais ont lieu aux *Palesmes*. Des détachements de tout le corps d'armée et plusieurs généraux assistent à la démonstration. Un commandant de chars présente les nouveaux engins qui existent en deux versions:

– Chars mâles, armés d'un canon de 37,

– Chars femelles, armés d'une mitrailleuse.

Chaque section de chars compte 3 véhicules: 1 mâle et 2 femelles. Le chef de section se tient dans le char mâle.

*
* *

Et jusqu'au 5 juillet, la Légion continue à s'entraîner, puis départ pour la région de *Montgobert*. Le 9 juillet, le capitaine Courvoisier reçoit une lettre lui faisant part d'une citation à l'ordre du corps d'armée pour l'affaire du 12 juin. Voici le texte de celle-ci:

«A très énergiquement commandé sa compagnie pendant l'attaque du 12 juin 1918. Attaqué après un bombardement d'une extrême violence, a repoussé l'ennemi. S'est ensuite étendu sur un front de 1500 m pour garder la liaison avec les troupes voisines. Grâce à sa ténacité, a conservé tout le terrain qui lui avait été confié et a donné aux réserves le temps d'intervenir.»

Signé: Lacapelle

*
* *

Mercredi 10 juillet. A 2230, en colonne par un, la compagnie Courvoisier quitte *Longavesnes*.

Jeudi 11 juillet. La compagnie est installée dans ses positions.

Vendredi 12 juillet. Vers 0400, la 2^e section signale des gaz. Un avion allemand survole le secteur et l'artillerie allemande bombarde la *forêt de Retz*, en arrière des lignes, et le vent d'ouest rabat des gaz sur les tranchées. Vers 0410, 2 obus de 88 tombent à côté de Courvoisier et celui-ci est à moitié enseveli. Puis l'artillerie allonge son tir. Les 150 éclatent vers la plaine de *Puisieux*. Vers le soir, un ordre arrive: demain il faudra reconnaître des cheminements pour une contre-attaque ainsi que les emplacements de la 2^e compagnie que la 1^{re} va devoir éventuellement relever dans quelques jours.

Samedi 13 juillet. Tirs à gaz, à 0345, au nord de la route *Montgobert - Croix-de-Valsery*. Reconnaissance à l'aube. L'ennemi bombarde au gaz presque toutes les deux heures. Vers 1900, Courvoisier est averti qu'il va recevoir des renforts et qu'il faut préparer des abris.

Dimanche 14 juillet. Bombardement à l'ypérite vers 0330. A 0430, une escadrille de Gothas survole le secteur et lâche des torpilles. La 3^e compagnie monte vers la Beauce en tenue d'assaut, suivie de tirailleurs sénégalais. La

1^{re} compagnie doit être prête à soutenir la première ligne. L'aviation française est très active; les Français avancent sans rencontrer de résistance et les objectifs sont atteints sans mal. Pour la Fête nationale, une bouteille de champagne pour quatre hommes est distribuée.

Lundi 15 juillet. Rien à signaler. La 1^{re} compagnie ravitaille la ligne avancée. Vers 2315, elle est relevée et remonte sur *Puisieux*.

Mardi 16 juillet. Repos en bivouac dans la *forêt de Villers-Cotterêt*.

Mercredi 17 juillet. Courvoisier touche du matériel, une attaque prochaine se confirme. Les sacs individuels sont déposés à *Vivières*. Au soir, rapport des officiers du bataillon. Une armée (Mangin), forte de 28 divisions, effectuera une attaque massive pour compenser celle que les Allemands ont tentée, le 15, près de *Reims* contre l'armée Gourand. Départ à 2300.

Jeudi 18 juillet. 0345. La 1^{re} compagnie est dans le parc du château de *Valsery*. Sur la gauche, des tirailleurs sénégalais et des Américains, à droite des Malgaches.

0435. Départ de l'attaque. La compagnie est sur deux lignes; deux sections en avant, les deux autres à 100 m derrière. Elle avance en colonnes de groupes à 5 m l'une de l'autre, cinq pas entre les hommes. Les Allemands sont surpris et tirent des fusées

éclairantes; l'artillerie française effectue un barrage violent devant les troupes à l'assaut. Les prisonniers affluent et courent vers l'arrière des lignes françaises. A 0715, le lieutenant Personne, chef de la 1^{re} section, est blessé et évacué. La compagnie Courvoisier est en réserve derrière les 2^e et 3^e compagnies. La cavalerie arrive et passe devant.

1630. Ordre de se tenir prêt! Nouveau départ et arrêt pour la nuit, près de la ferme de *Cravançon*.

Vendredi 19 juillet. Réveil à 0300. A 0400, l'attaque reprend; les Américains et la 153^e division d'infanterie se portent en avant. L'ennemi bat en retraite en faisant sauter ses dépôts de munitions. Vers 0600, départ de la 1^{re} compagnie en direction de *Chazelles*; à 1100, elle occupe une position en avant de *Chaudun*.

A midi, le capitaine Courvoisier se rend au village avec la corvée d'eau. Arrivé au puits, il goûte l'eau et la trouve bonne, lorsque Althaus, un légionnaire suisse, lui dit:

– Mon capitaine, il y a un cadavre dans le puits!

En effet, un soldat allemand surnage dans l'eau. Un peu refroidis, les légionnaires cherchent un autre point d'eau un peu plus salubre.

2000. Départ du bataillon, avec la 1^{re} compagnie en avant-garde, en direction de la cote 142 et l'éperon d'*Agonin*. Marche à la boussole, sous le nez des Allemands.

Samedi 20 juillet. 0100. Courvoisier et ses hommes sont à 500 m au sud de *Bergy-le-Sec*. Un peloton pousse une reconnaissance sur la route de *Visigneux*. A 0315, le caporal Piquet et un légionnaire ramènent un prisonnier qui prétend l'ivresse pour ne plus se souvenir de rien. La compagnie avance alors sur *Visigneux* dont elle s'empare après quelques combats de caves nettoyées à la grenade. Poursuite sur *Busancy*, mais des feux croisés de mitrailleuses barrent la route; crochet par *Aconin* où Courvoisier découvre un officier américain blessé qui était prisonnier des Allemands. Ceux-ci ont quitté la ferme d'*Aconin* une demi-heure auparavant en l'abandonnant là. La progression continue; mais, sur le pont de chemin de fer, soudain se déclenche un tir de mitrailleuses. Quatre légionnaires sont tués. Une section fixe alors les Allemands pendant qu'une autre les prend de flanc. Bouvier (Suisse) passe le pont avec deux camarades et balance des grenades. Un peu plus tard, ils ramènent une mitrailleuse Maxim et une caisse de cartouches. La mitrailleuse est aussitôt mise en position par le capitaine Courvoisier qui en explique le fonctionnement à «ses Suisses». Dans les bandes, toutes les 5 cartouches, on trouve une balle dum-dum. La caisse est tirée contre les Allemands retranchés au-dessus de la voie ferrée.

Vers 0700, l'ennemi décroche vers le secteur américain. Courvoisier ramène ses hommes et effectue le bilan du combat: 12 Allemands tués,

1 blessé, 5 prisonniers valides, 1 mitrailleuse récupérée.

Pendant que la compagnie se rassemble, Courvoisier se rend dans un champ où crie un blessé allemand. Par prudence, il sort son browning. C'est un jeune de 17 ans, qui tremble de peur. Il est blessé à la tête et au ventre; il a peur d'être achevé par l'officier, car on lui a dit que les Français tuaient tous les blessés. Courvoisier range son arme et lui dit qu'il sera bientôt soigné.

– Ecrivez-le à ma mère! Et il tend au capitaine un carnet avec une adresse. Il est mort huit jours plus tard à l'ambulance de division.

0730. Ordre de gagner le ravin de *Visigneux*. Journée d'attente dans un secteur très bombardé avec, vers 1400, un ravitaillement en vivres et en munitions que la compagnie doit pousser jusqu'aux premières lignes. Les corvées ont des tués et des blessés.

Dimanche 21 juillet. 0200. Courvoisier est relevé et dirige ses hommes sur la ferme de *Saint-Agnan* par l'itinéraire suivant: *Chaudun-Cravançon-Dommière* et *Saint-Pierre-Aigle*. Arrivée à la ferme à 0900; les roulantes sont là et la compagnie touche la soupe. Visite du colonel Rollet et du commandant Tramuset qui partagent le repas avec le capitaine Courvoisier. Un peu de sommeil, et la compagnie se déplace dans le bois tout proche où le bivouac est établi.

Lundi 22 juillet. Journée de repos;

les paquetages, déposés à *Vivières*, reviennent à la compagnie.

*

* *

Mercredi 24 juillet. La 1^{re} compagnie est au repos au *Croc*, près de *Beauvais*.

Courvoisier va bénéficier, lors de cette période de repos, d'une permission de 14 jours (dix jours de permission, deux jours pour la Fête nationale suisse et deux jours pour sa citation). Il va se rendre à Paris. Un banquet est offert aux légionnaires suisses pour le 1^{er} août. Deux ministres, Viviani et Leygues, sont présents. De Tschärner, à peu près rétabli de ses blessures, répondra aux discours des ministres.

Le 15 août, le capitaine Courvoisier retrouve sa compagnie à *Bois-Renault* et les jours passent, tranquillement, en exercices de tous genres.

*

* *

Judi 22 août. Un faux départ pour le front met la RMLE en ébullition; mais, vers 2245, un contre-ordre arrive: la division marocaine ne bouge pas pour le moment.

Vendredi 23 août. Le capitaine Courvoisier reçoit sa deuxième citation pour les combats de *Soissons*:

« *Engagé volontaire suisse. A pris le commandement d'une compagnie quelques jours avant la bataille, s'est affirmé depuis comme un chef de valeur, calme*

et résolu. A conduit sa compagnie dans des circonstances difficiles au cours des opérations du 29 mai au 15 juin avec une sûreté et une énergie remarquables. A été légèrement blessé.»

Signé: Bouchez

Lundi 26 août. Départ prévu: demain à 0600. Vers 2330, la compagnie est en tenue de combat et les hommes touchent un gros casse-croûte.

Mardi 27 août. 0545. Départ de *Bois-Renault* pour *Camprémy* où la compagnie s'embarque en camions. Passant par *Clermont*, *Compiègne*, *Breuil*, puis par la route de *Soissons*, les légionnaires atteignent *Montigny*. Les vivres ne suivent pas et les hommes ont faim. C'est finalement à 2100 que le ravitaillement arrive. De Tschärner devient adjudant-major et rejoint le bataillon. A 2230, l'ordre de départ arrive, fixé à 0600, mercredi matin.

Mercredi 28 août. Contre-ordre, départ avancé à 0300 pour les carrières de craie de *Visigné*, où le bataillon va devoir s'installer.

Jeudi 29 août. A minuit, préparation de l'offensive du général Mangin, qui engage trois corps d'armée, comprenant six divisions chacun. Heure H à 0525. Trois divisions en première ligne, suivies de trois autres. La division marocaine est située à droite, en deuxième ligne. L'ordre est de prendre *Laon*, soit une avance de 25 km par l'*Ailette*, la forêt de *Pinon*, le fort de *Laniscourt*.

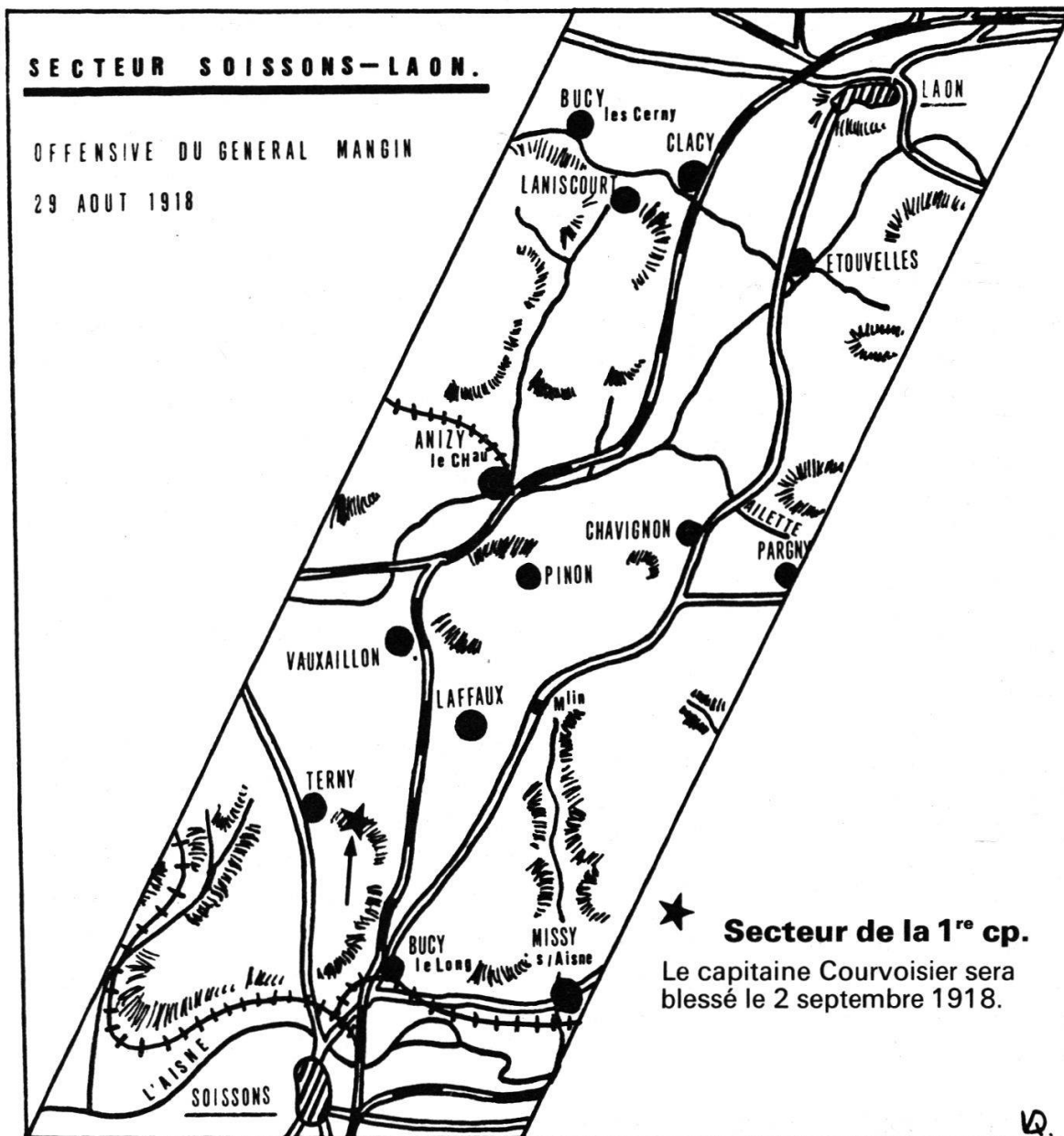
La 1^{re} division US démarre, suivie par la division marocaine. Soudain, c'est l'arrêt de la progression. L'offensive est un échec; la préparation d'artillerie alliée est nettement insuffisante. Le général Mangin reconnaît lui-même cet état de fait:

«L'attaque, disait-il, n'a pas réussi, parce que la préparation d'artillerie ne fut pas suffisante. Nous recommençons et vous passerez!»

Le capitaine Courvoisier porte un jugement sur le général et le définit ainsi: «Le général Mangin, qu'une mort prématurée a enlevé à la France, était l'homme qu'il fallait à la tête des divisions de choc placées sous ses ordres.»

Vendredi 30 août. Vers 0800, visite du commandant et de de Tschärner. Ils boivent un chocolat à la compagnie. Plus tard, visite du général Daugan, commandant de division (div. marocaine), accompagné du colonel Bouchez. Le général annonce au capitaine Courvoisier sa 3^e citation à l'ordre de l'armée, pour les affaires de juillet.

Samedi 31 août. La nuit est fraîche et il pleut au matin. 1600, l'attaque générale reprend, les deux objectifs sont atteints. 1700 un avion allemand attaque les saucisses d'observation françaises et atteint l'une d'elles qui d'abat, en flammes. Son occupant tombe comme une pierre, mais son parachute fonctionne bientôt et il atterrit dans les lignes françaises.



Dimanche 1^{er} sept. 1600. Rapport de bataillon: attaque générale prévue pour demain. Nouveau départ pour les positions d'attente, situées devant *Juvigny*, dans le ravin d'Alsace. La marche est pénible, car le rythme est rapide. Les mitrailleurs peinent sous le poids de leurs pièces. Ravitaillement sur la chaussée *Brunehaut*.

Lundi 2 sept. 0100. Le bataillon arrive à l'emplacement prévu. Il fait nuit noire et l'air est empuanti par l'odeur de cadavres putréfiés: hommes? bêtes? Le froid est vif et empêche les hommes de dormir. A 0500, Courvoisier se lève et va inspecter sa compagnie. Soudain, il trébuche sur la charogne d'un cheval allemand com-

plètement décomposé. L'ennemi fait donner son artillerie, mais le bataillon est protégé par la pente d'un ravin dont le fond est labouré par le marmitage constant. Les obus créent des trous de 4 m de diamètre et de 4 à 5 m de profondeur. 1145, rapport du commandant de bataillon: l'attaque débutera à 1400 et l'on avancera en colonnes de bataillon dans l'ordre suivant: 2^e compagnie, 1^{re} compagnie et 3^e compagnie, précédées d'une section de chars d'assaut. Cela paraît solide.

1230. Un obus éclate sur la 1^{re} section; bilan: 2 blessés, Lebrun, atteint au cuir chevelu, et Brehaut, qui reçoit un éclat dans la cuisse. Ils se rendent à pied au poste de secours où le médecin décide de les évacuer sur l'arrière, malgré leur refus.

1400. Début du barrage d'artillerie français et avance du bataillon. La terre tremble et le bruit est infernal.

1430. Le plateau de *Terny* est atteint, puis la route de *Béthune*. Les Allemands reculent non sans combattre avec rage. La 2^e compagnie occupe la tranchée de *Castille* et la compagnie Courvoisier est 100 m derrière, le long de la route. Le capitaine Courvoisier devrait avoir la voie ferrée sur sa droite, mais il ne la voit pas. Le bombardement a été si intense qu'elle a disparu. En cherchant bien, il retrouve une traverse qui lui prouve qu'il se trouve au bon emplacement, mais tout est labouré, haché.

Les hommes creusent des trous de fusiliers, car des grêles de balles

traversent rageusement le secteur. Un homme de liaison fait savoir au capitaine que de Tscharner¹ se trouve sur l'aile droite de la compagnie et le demande. Il s'y rend, non sans peine, et rejoint son compatriote dans un trou d'obus. De Tscharner paraît fatigué et semble mal remis de sa dernière blessure. Ils conversent quelques instants, puis rejoignent le PC du commandant Jacquesson.

1600. Retour à la compagnie. Le sergent-mitrailleur Barral est légèrement blessé et l'adjudant-chef salement touché à la face, certainement la mâchoire fracassée. Un dernier serrement de mains et ils sont évacués.

1645. Le sous-lieutenant Bache informe le capitaine Courvoisier d'une avance allemande derrière le cimetière de *Terny-Sorny*. Les Malgaches reculent, c'est du sérieux. Courvoisier renforce sa première ligne et s'avance pour mieux saisir la situation; il est debout sur la crête. Soudain une douleur fulgurante lui traverse le poignet et l'épaule droites. Il réalise qu'il vient d'être touché par deux balles de mitrailleuse. Serrant les dents, il regagne son PC sans laisser voir qu'il est touché au sous-lieutenant Bache qui l'accompagne. Il se fait panser et donne ses instructions au sous-lieutenant qui va devoir prendre le commandement de la compagnie pour contenir l'attaque allemande. Il y parviendra, et la 1^{re} compagnie refoulera les Allemands de *Terny-Sorny*.

¹ De Tscharner, guéri, est de retour au RMLE depuis le 28 août.

Perdant son sang en abondance, Courvoisier ne tient plus sur ses jambes. Sous le bombardement, ses brancardiers le transportent au poste de secours où le docteur Herzog le panse provisoirement. Il est ensuite convoyé, à pied puis sur un brancard à deux roues, sur la place d'échange de la division, distante de 4 km. Courvoisier est épuisé. On l'installe dans une camionnette Ford avec 4 autres blessés et l'ambulance s'ébranle sous les rafales des avions allemands, malgré les emblèmes de la Croix-Rouge pourtant bien visibles. Il est 1900.

Mardi 3 sept. Minuit. L'ambulance arrive à *Pierrefonds*; on panse à nouveau les blessés, des piqûres antitétaniques sont faites. On donne du thé et du cognac aux hommes qui n'avaient rien mangé depuis lundi midi.

Nouveau départ pour l'antenne chirurgicale de *Séry-Magneval*. Le trajet est épouvantable; avec la nuit, les chauffeurs ne voient pas les trous et, malgré tous leurs efforts, les blessés sont durement secoués et hurlent à chaque cahot. Enfin arrivés, ils sont déshabillés et lavés de la tête aux pieds; ils reçoivent un numéro qui correspond à celui de leur sac à effets personnels. Courvoisier a toute sa connaissance et constate que les services de l'arrière fonctionnent à merveille.

0500. Un jeune aide-major installe le capitaine sur l'appareil de radiologie et l'interroge:

- Et toi, d'où viens-tu?
- De Terny-Sorny.
- Quel régiment?
- La Légion.
- Qui la commande?
- Le colonel Rollet.
- De quel bataillon es-tu?
- Le 1^{er}, commandant Jacquesson.
- Quelle compagnie?
- La 1^{re}.
- Quel est son commandant?
- C'était moi...

Le jeune major devient tout rouge et s'excuse auprès du capitaine qui, tout nu, ne porte évidemment pas ses galons.

0600. Courvoisier est transporté dans la salle d'opération, une grande tente toute blanche. C'est un major à trois galons qui le reçoit et se présente: docteur Liebert. Le capitaine lui demande s'il devra l'amputer: le docteur ne peut rien décider avant d'avoir ouvert la blessure. On l'endort.

0900. Courvoisier s'éveille dans une chambre toute blanche. L'infirmière qui le veille va chercher le médecin qui lui explique la gravité de sa blessure: fracture de l'épaule, tête de l'humérus et partie inférieure de la cavité glénoïde en bouillie. C'est le travail d'une balle dum-dum! Le soir, le docteur passe au chevet du capitaine et lui prend la température: 37,5! Ouf! Il n'aura pas besoin d'amputer.

Jeudi 12 sept. Courvoisier est transféré sur Paris, à l'Hôpital Astoria.

Lundi 16 sept. 0130. Les sirènes

situées sur le toit de l'hôpital se mettent à hurler. Les Gothas allemands sont sur Paris. Nouvelle alerte à 0245, puis à 0400 et à 0430. Dans l'après-midi, Courvoisier reçoit des visiteurs: d'abord le sergent Kahn, puis deux légionnaires qui lui donnent des nouvelles du bataillon qui compte de nombreuses pertes: Althaus, un Suisse, tué; le fourrier Périllard, Suisse également, rescapé des combats du Hangard, qui était paralysé, est mort 8 jours plus tard.

Samedi 21 sept. Le sergent-major Arnaud écrit au capitaine:
Mon capitaine, je vous adresse toutes mes félicitations pour votre citation à l'ordre de la X^e armée. Mes félicitations sont encore plus vives pour la Croix de la Légion d'honneur, laquelle vous avez bien méritée! Tous ceux qui vous ont vu à l'œuvre ont manifesté leur contentement lorsque la citation a été lue au rapport. Tous souhaitent de vous voir revenir à la compagnie.

*
* *

Citation pour la Légion d'honneur

Officier remarquable d'ardeur, d'énergie et de sang-froid. Grièvement blessé le 2 septembre 1918 au moment où l'ennemi contre-attaquait de flanc sa compagnie, a pris avec calme ses dispositions pour le repousser et ne s'est laissé évacuer qu'après s'être assuré du succès. Une blessure antérieure, deux citations.

Signé: Pétain

L'armistice

Chaque jour amène des nouvelles; les Allemands reculent et le bruit court que la révolution a éclaté en Allemagne. Fin octobre, les Alliés obtiennent la reddition des Turcs, puis des Autrichiens. Début novembre, les Chanceliers sont renversés à Berlin. Le prince Max de Bade conseille à l'Empereur d'abdiquer, et Ludendorff démissionne. La République est proclamée à Berlin et l'Empereur s'enfuit en Hollande, bientôt rejoint par le Kronprinz.

Le 9 novembre, des plénipotentiaires allemands passent les lignes sous la sauvegarde du drapeau blanc. Le maréchal Foch les reçoit à *Rethondes* où il dicte les conditions d'armistice. Elles seront acceptées 48 heures plus tard et le 11 novembre, à 1100, les clairons sonnent la fin de cette abominable tuerie que l'on appellera la Grande Guerre.

Le 14 juillet 1919. Défilé de la Victoire. Le drapeau de la Légion, le drapeau du régiment le plus décoré de France, est là. Le colonel Rollet aussi, entouré de nombreux engagés volontaires. Un légionnaire suisse est à côté du «Père de la Légion», portant une énorme gerbe de fleurs nouées aux couleurs françaises et suisses. Le capitaine Courvoisier est également présent, retrouvant avec émotion quelques anciens de sa 1^{re} compagnie du régiment de marche de la Légion étrangère.

André Courvoisier, redevenu civil, prendra à nouveau ses fonctions dans la banque familiale et vivra à Paris jusqu'en 1932. Pourtant sa santé est sérieusement compromise par les blessures qu'il a récoltées sur le plateau de Terny, et ses poumons sont atteints par les gaz de combat respirés dans la région de Montgobert.

Mais lorsque la seconde guerre mondiale éclate, l'ancien combattant de 1918 demande à pouvoir servir son pays. Sa requête est entendue et il est affecté à l'EM de l'arrondissement territorial 15, à Lausanne, avec le grade de major.

Le major Courvoisier fera son devoir jusqu'à la fin des hostilités, mais l'homme s'est usé et il décède au mois de mai 1945, âgé de 66 ans. Le capitaine à titre étranger, André Courvoisier, avait été cité à quatre reprises

et décoré de la Légion d'honneur, de la croix de Guerre avec palmes et de la croix des Engagés volontaires.

L'officier suisse avait maintenu la tradition du Service étranger et tenu avec «honneur et fidélité» sa place au sein du régiment de marche de la Légion étrangère.

V.Qr

Sources

Journal d'un engagé volontaire suisse à la Légion étrangère (manuscrit non publié du capitaine André Courvoisier).

Présentation du capitaine André Courvoisier, par Raymond Courvoisier.

Livre d'Or de la Légion étrangère, J. Brunon, G.-R. Manue et P. Carles (Ed. Charles-Lavauzelle, Paris, 1976).

L'Illustration, 1918 (reprise pour agrandissement de certains éléments cartographiques).

Dans le monde où nous vivons, où le fort ne respecte que le fort, la faiblesse est la pire des provocations.

GÉNÉRAL ROBERT CLOSE